

terre en 1780, réduits à trois seulement en très-peu de temps.

Au commencement du dix-huitième siècle, il a été fondé à la Havane une université dont les professeurs n'ont point d'appointemens. Ce corps littéraire n'a presque rien fait pour le progrès des sciences.

L'île est gouvernée par un capitaine général qui, sans avoir le titre fastueux de vice-roi, en a toute l'autorité. Outre la Havane, l'île de Cuba renferme plusieurs autres villes dont la population approche de celle de cette capitale. On compte même jusqu'à trente mille habitans à *Puento-del-Principe*, vingt mille à *San-Jago-de-Cuba*, douze mille dans deux autres villes, etc....

Le peu d'importance des productions de Cuba, annonce la médiocrité de la culture et le défaut absolu d'industrie. Les exportations se réduisent à une quantité médiocre de sucre, à un peu de coton et de cire, et à d'excellent tabac. Les mêmes causes donnent nécessairement lieu à des importations considérables de marchandises d'Europe, non-seulement en objets de luxe, mais en denrées de première nécessité. Les mœurs et les habitudes des habitans de Cuba sont les mêmes que celles des créoles du continent de l'Amérique méridionale espagnole, dont j'aurai occasion de parler en donnant les notices des voyages faits dans cette immense contrée.

Les observations de M. Fischer concernant la province de *Buenos-Ayres*, faisant partie du Paraguay espagnol, frappent principalement sur la prodigieuse quantité de bestiaux qu'elle nourrit, et qui y sont à vil prix : on en exporte beaucoup de cuirs verts.

La province de *Tucuma* offre les mêmes avantages. La population s'y élève à un million d'habitans, et n'est inférieure que de soixante et six mille âmes à celle du Péron, beaucoup plus étendue et plus renommée à cause de ses riches mines : relativement à *Lima*, capitale de cette dernière province, M. Fischer observe que ses habitans, dont il évalue le nombre à soixante et douze mille âmes, ne